

de son village lui donnèrent une râclette et des genouillères, une cage et un épervier, lui mirent un pain sous le bras et un bâton à la main, lui montrèrent la France à l'horizon et lui dirent : "Marche, à la grâce de Dieu !" Sans-feu-ni-lieu partit assez content, perdit de vue son clocher..., ménagea son pain, le partagea avec son oiseau..., mais en trouva bientôt la fin... Il vécut alors de village en village, chantant pour un sou, dansant pour deux, ramonant une cheminée pour un peu de soupe, et couchant avec les vaches..., ou à la belle étoile... Il avait fait ainsi plus de cent lieues, quand il fut surpris par la neige au milieu d'une grande forêt... Il eut beau marcher, marcher, tant qu'il eut de jambes..., il ne put arriver aux habitations. La neige s'amoncela devant lui; la faim se joignit à la fatigue... Il n'avait mangé depuis trois jours que quelques racines... Bref, il se crut abandonné de Dieu, il posa son émouchet à terre, se laissa tomber au pied d'un arbre, cacha ses mains gelées dans sa poitrine, et s'évanouit d'inanition... C'en était fait de Sans-feu-ni-lieu. La neige tombait toujours et commençait à l'ensevelir..., lorsqu'une douleur aiguë le réveilla un instant... C'était son épervier qui le mordait à l'oreille... Il croit que son oiseau veut le manger, et cette terreur le ranime...; mais quelle est sa surprise en voyant suspendu au bec de l'animal un quartier de lièvre rôti, tout fumant encore et tout doré !... L'émouchet, affamé, avait ouvert sa cage et s'en était allé dérober cette proie au festin de quelques charbonniers. Vous jugez du régal de l'enfant et de l'oiseau. Sans-feu-ni-lieu vit qu'il ne fallait jamais désespérer de la Providence : il la remercia à deux genoux, jura de s'aider comme Dieu l'aidait, et d'arriver à tout par la patience... Il arriva d'abord à la ville voisine, où il travailla si bien qu'il gagna une vielle. Avec cette vielle, il gagna un habit neuf et entra joyeusement à Lyon. Il y trouva un maître qui ne l'écorcha pas trop. Il mit de côté vingt francs avec lesquels il apprit à lire, à écrire et à compter. Or, un jour qu'il ramonait chez un bourgeois, il voit un garçon de seize ans pleurant à chaudes larmes, parce qu'il ne pouvait faire un grand calcul que lui avait demandé son père... Le ramoneur laisse là la râclette, fait le calcul en cinq minutes, et va chanter sur le toit. Mais en descendant, il trouve le bourgeois qui avait tout découvert. Celui-ci le regarde des pieds à la tête, et lui demande : "Combien gagnes-tu par mois ?" — "De dix à trente francs, sans compter la vielle." — Eh bien, "tu gagneras cent francs si tu veux travailler chez moi." Le lendemain, Sans-feu-ni-lieu avait un bel habit et une jolie chambre. Il entra chez le bourgeois qui était un grand mécanicien... Quand il eut dix-huit ans, ses appointements furent doublés. Bientôt il perfectionna une machine inventée par son maître, et celui-ci lui fit cadeau du brevet, qui lui rapporta cinquante mille francs. Puis à la mort du père il s'associa au fils, et tous deux réalisèrent cent mille écus. Vous enviez déjà le ramoneur, mes amis ? Eh bien, la faillite d'un confrère le ruina, et il se retrouva encore Sans-feu-ni-lieu... Savez-vous ce qu'il fit alors ? Il remonta à la source de sa fortune, il devint sans rougir ouvrier mécanicien, et si bon ouvrier qu'il redevenait maître, et qu'au lieu de cinq cent mille francs il gagna un million. C'est avec cette somme qu'il vint à Paris et passa de la mécanique à la finance... Il avait réfléchi que tant de machines ruinaient bien des ouvriers, et il avait juré de n'en plus faire, se souvenant de son premier état... Dieu l'a récompensé de cet honorable scrupule. Aujourd'hui il a décuplé son million, il est un des premiers banquiers de Paris...; mais il n'a oublié ni son origine ni ses malheurs..., et la preuve mes enfants, c'est qu'il vous a invités à sa noce pour vous raconter son histoire, car Sans-feu-ni-lieu s'appelle aujourd'hui M. André J...; il vient de mettre le comble à son bonheur en épousant la fille du marquis de V..."

—Et ce bonheur, il ne le doit encore qu'à lui-même, s'écria noblement Mlle de V..., qui tendit les deux mains à son mari.

Cette confidence publique, qui n'était point nouvelle pour l'épouse et pour les intimes de M. André, avait été faite par lui avec tant de dignité et de bon goût, que ses plus fiers convives se glorifièrent d'embrasser l'ancien ramoneur, et que la voix des pairs de France se confondit avec celle des Savoyards dans une même et commune exclamation.

—Et maintenant, mes amis, reprit le banquier, il faut que je vous montre, avant de vous congédier, les instruments de ma fortune ; vous jugerez par vos yeux qu'ils sont à la portée de chacun de vous.

Tout le monde suivit M. J... dans son cabinet. Il ouvrit son grand coffre-fort de bronze, divisé en deux compartiments.

—Voici mes millions, dit-il, et voilà ce qui les a produits !...

On vit—dans le haut trente portefeuilles gonflés de billets de banque,—et dans le bas un pauvre costume de ramoneur, un

émouchet empaillé, une vielle et des sabots, puis des outils de mécanique, des limes, des marteaux, des compas, et des instruments de précision, tous rangés et entretenus soigneusement par M. André lui-même.

—Joignez à cela, mes amis, dit-il, deux autres outils admirables : la PERSEVERANCE, l'ECONOMIE, et vous élèverez comme moi votre fortune, dont voici la première pierre.

Il remit à chaque enfant un louis et un livret de cinq cents francs sur la caisse d'épargne ; et après une nouvelle exécution des danses du pays, nos cinquante Savoyards se retirèrent en criant : "Vive M. André J.... !"

Depuis ce jour, tous se sont montrés dignes de leur bonne fortune... Les uns font un commerce, les autres ont un état ; plusieurs enfin sont entrés garçons de bureaux chez le banquier, pour y apprendre de plus près comment les ramoneurs deviennent millionnaires. Le plus habile vient de gagner cinq mille francs, en négociant des actions du chemin de fer du nord.

PITRE-CHEVALIER.

(Musée des Familles.)

LA FAUVETTE DU DOCTEUR.

Nous avions pour hôte à la campagne, il y a quelques années, un vieux docteur que nous aimions, bien qu'il fût insupportable, parce qu'il avait du bon malgré ses manies. Entre autres

maussades habitudes, il fuyait la société des femmes. On eût dit qu'il les haïssait, et pourtant la cause de leur émancipation avait en lui un défenseur opiniâtre. Il semblait qu'il se réservât pour le temps où elles seraient dignes d'être admises à l'égalité sociale, car il ne voulut jamais se marier, et lorsque, pour le taquiner, on le lui conseillait, il répondait avec un sérieux admirable, "plus tard, plus tard : il n'est pas encore temps pour moi." Or, il avait quatre-vingt-deux ans. Huit jours avant sa mort, il nous parut tout gai, tout rajeuni, et comme nous en faisons la remarque, il nous déclara, d'un air enjoué, qu'il avait enfin trouvé la compagnie de sa vie, et qu'il se sentait véritablement épris, d'autant plus qu'il se croyait parfaitement aimé. Comme rien dans sa vie de cénobite ne nous parut changé, nous primes cet excès de fatuité pour une des rares facéties qui déridaient, une ou deux fois par an, son front chagrin. Un matin, il ne vint pas déjeuner, nous allâmes le chercher, et nous le trouvâmes penché et comme assoupi sur ses livres. Un petit oiseau voltigeait dans sa chambre, dont la fenêtre ouverte laissait tomber sur son vieux crâne les rayons joyeux du soleil de juin. Il était mort.

En rangeant et en examinant ses papiers, nous trouvâmes les pages suivantes qui étaient restées éparpillées sur sa table.

24 juin 1837.—"Pauvre petite misérable fauvette, grosse